

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

### PARTIE OFFICIELLE

#### Les Hannetons.

A présent qu'y fait chaud, nom d'un rat ! qu'on ne comme un escayer à noyau, faut pas ren être signant pour faire marcher le battant de mes batteries à-dromadaires. Je ne trame une pièce que le rouleau est pas près de rire, n'y a qu'ques longueurs encore et pis que ce n'est réduit. Le trime depuis le matin jusqu'à la grande nuit, le temps s'lement de me repasser par le cornolon quelques verres de tisane, un demi-setier de vin, une lchette de vin, quèques radis et hardi ! toujours à l'ouvrage. Pendant ce temps le p'pa qu'Emme se donne de l'air, y fréquentasse les juges, les avocats, se paye de bosse avé M'sieu Lançon ou M'sieu Bugnazet et ses deux Chèvres, que trou-

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### ECONOMIE DOMESTIQUE

Jean. — Voilà le moment où d'ordinaire nous réglons les comptes de l'année : Jeannette apporte moi le grand-livre.

Jeannette. — Voilà, voilà, maître Jean, et nous allons voir de tristes choses.

Jean. — Comment de tristes choses ?

Jeannette. — Las oui : nous allons constater que les recettes diminuent, que les dépenses augmentent et que nous courons à notre ruine.

Jean. — Tout doux, tout doux, n'allons pas si vite : nous d'abord des chiffres :

#### Chapitre des recettes

Vente des grains : — quatre mille francs.

Jeannette. — L'année dernière, c'était cinq mille.

Jean. — Ah ça ! aurais-tu la prétention de me rendre responsable du mauvais temps ? Je continue :

Vente de foin : — trois mille francs.

Vente de vin : — deux mille francs.

Basse-cour : — quinze cents francs.

En tout dix mille cinq cents francs ; attends, j'oubliais : le produit des amendes payées par les gens qui passaient par mes terres ou chassaient dans mes bois sans permission : deux mille francs.

Jeannette. — Deux mille francs, miséricorde !

Jean. — Oui, oui, deux mille francs ! à mon tour de dire : l'année dernière ce n'était que cinq cents francs ; voilà un article qui a marché, il est vrai que j'ai fait crânement manœuvrer le garde.

Jeannette. — Hé bien ! si tu veux m'en croire, voilà des bénéfices que je n'aime guère : souvent c'est pris sur de

ve que n'y a de z'impanissures à la pièce que n'ont tramé M'sieux les Juges correctionneux et que veut la faire repinceter. Velà deux chèvres que font un fichu fromage, arrimay ! Enfin ça les arregarde.

Mais ça que m'arregarde, moi, c'est les événements que se trafusent de partout. N'y a tout de même de mamis qu'ont de z'idées bigornes, que se sigrolent le coquelchon pour imaginer de manigances un peu drôles. Si c'était de z'affaires bonnes au corps comme de pastonnades, de ratabou, de doigts-de-morts, ou ben de mauve, de mortavie, d'anis que chassent les vents que vous gargouillent les boyes, de chemin contra pour les vers, ou ben encore de pâtisseries, de brioches de Bourgoin, de chaudelais, de craquelins, de barquettes, de bugnes, ah ! je ne serai ben aise. Ou ben si y n'avaient z'éventé de z'histoires pour empêcher que les puces, les bardanes vous bichent le casaque et vous delavorent la basarne sus les suspen-

pauvres diables et cela nous met en haine dans le pays.

Jean. — T'es bête avec tes idées ; je me fiche bien de leur haine, les écus sont là, c'est l'essentiel.

Jeannette. — Enfin, nous disions donc, en tout douze mille cinq cents francs de recette ; les dépenses à présent.

Jean. — Frais généraux de culture, d'exploitation, gages des valets et des servantes, six mille cinq cents francs. Entretien de notre ménage, cinq mille francs.

Jeannette. — Nous voilà à onze mille cinq cent francs.

Jean. — Intérêts de notre dette, deux mille cinq cents francs.

Jeannette. — Allez ! les deux bouts se séparent. — Quand je pense que nous ne devons rien en entrant ici.

Jean. — Parbleu, et tous nos procès, est-ce que tu ne les connais pas ?

Jeannette. — Je ne les connais que trop, malheureux ! je t'ai dit assez souvent ce que j'en pensais : mais va toujours car nous ne sommes pas à la fin, que je pense.

Jean. — Oh non !

Construction d'un mur armé de verres cassés contre les voleurs.

Jeannette. — Voleurs, allons donc ! il n'y en a pas dans le pays ; dis plutôt que c'est par pique contre le voisin qui ne songe pourtant qu'à rester chez lui. — Combien ce mur ?

Jean. — Huit cents francs : — c'est qu'il est bien fait, — et puis il y a tant de verres cassés !

Jeannette. — Après...

Jean. — Appointements et nourriture du garde.... mille francs.

Jeannette. — Tiens, tiens, le produit des amendes n'est plus aussi net.

Jean. — Dame ! on ne prend pas les chasseurs avec de la glu.

Indemnité payée au garde à qui un braconnier avait démis l'épaule d'un coup de crosse : cinq cents francs ; — frais de médecin, de pharmacien et de garde-malade, — trois cents francs. (Jeannette rit) Ça, tu comprends, ce sont les hasards de la guerre, — mais aussi ce braconnier, il a eu son affaire.

Jeannette. — Bah !

tes, que les cafards viennent dechicotter note garde-manger, que les muches se sansouillent dans note soupe, que les rats picotent nos ponteaux et courattent de partout qu'y a pas moyen de piquer sa romance de fois que gny a ; ah ! je dis pas non. N'y a ben la poudre Vicat, la poudre Tachet, le papier tue-mouches, le ratifuge Lardet, mais que suffisent pas.

Mais savez-vous quoi qu'on a imaginé depuis quelque temps ? y veulent détruire toutes les bardoirs.

Vouï les bardoirs, ces bêtes du bon Guieu, que n'ont de panaires à la mode, couleur Bisquemal — p'têtre ben que n'est à cause de ça — et pis deux plumets sus la tête, que les gones y appondent un fil à la pate : vole, vole, vole ; ces bêtes que sont pas incoupables de ren, que viennent de temps en temps nous faire de z'invisites, en magnière de politesse et n'amènent avé eusses le printemps et le soleil. Pourquoi donc qu'on veut les grafiner,

Jean. — Deux mois de prison le gaillard ! ça lui apprendra.

Frais de procès contre le braconnier ....

Jeannette. — Comment, comment ?

Jean. — Que veux-tu, il n'avait pas le sou pour payer : — deux cent cinquante francs compris l'avocat.

Jeannette. — De sorte que : mille, cinq cent, trois cents, deux cent cinquante, ça fait deux mille cinquante ; bénéfice de l'opération cinquante francs de perte.

Jean. — Tu m'agaces à la fin avec tes additions, — mais aussi les braconniers ne viennent plus à présent.

Jeannette. — Mon Dieu non ! pas plus tard qu'hier.

Jean. — Passons à autre chose : acheté un chien de garde.

Jeannette. — Je n'aime pas rabâcher, sans ça....

Jean. — Deux cent cinquante francs : ah, mais c'est un beau chien !

Acheté un collier pour le chien.

Jeannette. — Va, va, bonhomme !

Jean. — Quinze francs : oh, mais c'est un beau collier ! avec des pointes de fer longues comme ça !

Acheté une cabane pour le chien : une belle cabane peinte en vert, quarante-cinq francs.

Acheté une chaîne pour le chien, une belle chaîne en fer : six francs cinquante centimes. — Acheté une muselière pour le chien, une belle....

Jeannette. — Assez, assez, ou je t'arrache les yeux : ce qui m'enrage, vois-tu, c'est que le plus clair de nos revenus passe à payer des gardes, à payer des procès, à bâtir des murs avec des verres cassés, à acheter des chiens de garde, puis des colliers pour le chien, des cabanes pour le chien, des chaînes pour le chien.

Jean. — Mais aussi comme nous serons bien défendus.

Jeannette. — Oui vraiment, la belle raison ! Et qu'auras-tu à défendre, grand nigaud, quand il ne te restera rien, — lorsque ta maison, tes terres, tes vignes, tes prés seront mangés par les hypothèques et que la chaise où tu es assis ne t'appartiendra seulement pas ?

Jean, réfléchissant. — Tu as peut-être raison, Jeannette.

Jeannette. — Oui, mais c'est déjà un peu tard pour t'en apercevoir.

ROB-ROY.

31061 61 1207 207 74226280 6780517 no , 00010101

ces pauvres innocentes ? Ça dit ren, ça embête parsonne, à l'incontraire pisque ça amuse les miaillons ; ça n'arrive tout plan plan, ça a s'lément le temps de vivre un brin, quèques jors pour grouper une colombe, ça se marie, ça ronchonne : bjjj, bjjj, bjjj, ça fait ses œufs et ça crève tout doucement.

Mais si vous voulez érabouiller, éramailleur toutes les bardoires, qué donc que les moineaux, les pierrots, les hirondelles, les rossignols vont chiquer ? Y porront pus piauler, pus quincer, les belins, ou ben y n'agrafferont vos cerises, vos ballons, vos poires.

Et alors faudra p't'être tuer aussi les oiseaux que brifferont les recortes, et après les chasseurs se ficheront de coups de fusil entre eusses, alorse la fin du monde viendra bentôt Et pis ne leur a-t-on fait leur procès, à ces bardoires ? N'y a-t'y aeu de papelards machurés par le Gouvernement, de commandements, de z'assignements, interrogements, comparements, temoignements ? N'y a-t'y aeu de gens d'armes, de z'huissiers, de Cour d'assis ? M'sieu le Procureu n'a-t'y grimpé dans sa chaire avé sa grande blaude ; les avocats n'ont-y gueulé, brandigollé leurs pattes ; les jurés n'ont-y bavé comme de merluches, n'ont-y rebriqué : Oui, en dedans de leur âme et conscience ? N'y a-t'y aeu l'artique deux cents septante-quinze, cinquantedix-sept, et autes des codes penaud, incivil ou criminel ? Pisqu'y sont mai de trois cents en-fournés au Corps législatique que se donnent un mal de chien pour pitroger des lois pour le peuple, faut ben se n'en sarvir, de ces lois, nom d'un chien !

Portant, ces bardoires, elles n'ont pas manigancé de jorns, fourré leurs pattes dans ce gaillot qu'on appelle de z'écritasseries périodiques avé de senatures de z'indéputés, de senateurs, bajafflé d'impolitique, d'économique sorciabie (c'est ben comme moi, ces catolles, ça sait pas ça que c'est que c't'économique sorciabie) ; débobiné de dire famation, d'excitements contre les cetoyens, detrancanné de fosses nouvelles, fiché à bas de galandages de la vie privée.

Elles n'ont pas fait de z'empruntements qu'elles n'ont pas rendu, filouté les pécuniaux du monde avé de sorciétés de galavards qu'agraffent les piastres des assiomaires et leur rebriquent : zut ! si y piaillent, et font leurs fameux avé leurs maisons, leurs voitures, leur valetaille, leur boustifaille, les guerdins ! D'abord, ça, c'est pas de crime et ceusses que peuvent faire rentrer leurs picailons dans leurs profondes sont de fameux malins, mais faut qu'y tiripillent rudement la m'man Justice par sa pendrille pour qu'elle affute ses romaines.

Elles n'ont pas emboconné p'pa et m'man, assassiné leur t'an, petafiné les robes d'innocence de quèques colombes, désempillé leurs miaillons, et encore pour ça y a toujours de circonstances éternuantes bigrement commodées, et que font toujours plaisir à M'ssieux les assassineurs.

Eh ben, cognez vos besicles sus vos chassiss, M'ssieux les juges, tachez de vitrer clair et vous appincherez que les bêtes que je défends sont innocentes en plein. Pace que je sis toujours, moi, le défenseur des petits, de tous ceusses que sont ablagés de misères et piautrent dans la bassouille de l'injustice.

Mais je vois ben de quoi qu'y retourne ici : on bisque, on gongonne, à rapport que gn'a pas aeu moyen de se flanquer un coup de torchon avé les Prussiens, de déponteler quèques sordats, démarcourer quèques cuchons de gones avé la mitrailleuse, alorse on se revenge sus les bardoires, c'est eusses que payent pour Bisquemal, et pis si la fabrique va pas c'te année, si les mequiers sont encore arrêtes, si les z'affaires marchent pas à toute éreinte, — et que ça serait temps, — si les recortes sont pas chenuses, si le pain n'est cher, les légumes rares, la viande gâte, la cochonaille trichinée, on viendra bagasser que c'est la faute

aux bardoires, qu'on n'en a pas estringolé z'assez. Et tout le monde rebriquera : Amen.

Voui, mais les cavets qui n'ont z'au l'aime de loger de bardoires dans leurs caboches, ceusses que n'ont une bardoire dans le plafond, faudra leur cogner le melon raide, avé de bonnes triques pour les faire escanner. Hardi, ça y est, les gones conséquents que leur penseuse ne sert d'auberge à une bardoire, apparez vos margoulettes, le pi-quage en peigne est prêt, la medée est nette, le remondage fini, on va commencer.

Amenez-vous, M'sieu Ollivier, M'sieu Quille-ou-tête, M'sieu.....

Eh ben, non ! z'enfants, gn'en aurait pour trop longtemps et ma tavelle en serait toute use, et faut pas tant sigroller ces pauvres bardoires que sont ben rencognées dans de caboches chenurettes et n'ont pas de z'idées de s'escanner pour qu'on les arquepinne dihors. C'est que, voyez-vous, y a toujours de manis que sont prêts à arraper les bardoires que se délogent, sans compter qui-là que n'a agraffé la plus chouette et que s'appelle

GUIGNOL.

## PARTIE NON-OFFICIELLE.

Nos correspondances d'Algérie nous signalent que les rapports sont tellement tendus entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité militaire, que l'on parle d'y faire sécher le linge que ces deux administrations auraient pu laver en famille.

— On nie généralement dans les cercles politiques bien informés que M. Gallicus ait eu l'intention d'annexer la Suisse dans son illustre voyage chez nos voisins.

— On dément également le bruit qui avait couru de la mort des administrateurs du *Crédit Mobilier*, décédés, disait-on, absorbés par la lecture de leur jugement du 4 mai.

— Quelques mauvaises langues avaient prétendu que M. de Guilloutet, député des Landes, en présentant l'article II, n'avait obéi qu'à une idée de spéculation commerciale, dans le bat de vendre très-cher les sables de son département indispensables aux constructions des murs de la vie privée. Nos informations particulières nous permettent d'affirmer que c'est entièrement faux.

## COURRIER DE PROVINCE

On joue en ce moment aux Célestins une pièce de Balzac dont le rôle principal Mercadet est remarquablement interprété par Geoffroy.

Seulement ce type de spéculateur, de faiseur d'affaires qui s'agite autour de trois cents maigres mille francs, et

se trouve en butte aux persécutions d'une demi-douzaine de mauvais créanciers, — doit singulièrement faire sourire nos banquistes d'aujourd'hui. — Nous avons fait depuis Balzac pas mal de kilomètres sur cette route-là, et les Mirès, Pereire et consorts se trouveraient probablement déshonorés s'ils ne ruinaient pas deux ou trois cents actionnaires au moins.

De fait ces gens ont raison : du moment qu'un homme est considéré comme un va-nu-pieds, s'il laisse un écart de quelques milliers de francs entre son actif et son passif, — et comme un spéculateur audacieux si les milliers de francs se nomment millions, il y a tout avantage à prendre ce dernier parti.

On débâtlère beaucoup en général contre les messieurs ingénieux qui, en échange de pièces de monnaie ayant cours légal, vous remettent des carrés de papier guilloché dont on enveloppe plus tard des denrées coloniales. Pour être juste il faudrait dire des choses désagréables à ux gens qui prennent le papier guilloché en question : les premiers sont des gredins, je ne dis pas non, — mais les seconds sont des imbéciles, — et on n'a pas encore tranché la question de savoir si dans ce monde il ne vaut pas mieux être gredin qu'imbécile : — aussi serais-je embarrassé de donner sur ce sujet des conseils à un jeune homme.

Tout bien compté, je crois qu'il est préférable d'être gredin.

Revenons aux hommes de bourse : le premier qui, grâce à des boniments fallacieux empruntés aux parades de foire, a abusé d'honnêtes citoyens qui n'y voyaient point malice, — celui-là était évidemment un grand scélérat ; le second l'était moins, parce que si un homme averti en vaut deux, un volé averti en vaut quarante, aujourd'hui que l'espèce des trafiqueurs de carrières de boutons de culottes a pris des proportions d'un calcul difficile, il faut demander par quel mystère insensible de la bêtise humaine, nous ne laissons pas tous ces gens-là crever de faim autour de leurs prospectus.

J'imagine qu'un coquin s'installe au coin d'une rue et inscrit sur un écriteau gigantesque : « On demande la bourse ou la vie aux passants, de onze heures du soir à deux heures du matin. »

Tout porte à croire qu'à moins d'être ramollis jusqu'au bout des ongles, les promeneurs traverseront sur le trottoir d'en face. — En fait de spéculation c'est le contraire qui se pratique : chaque fois qu'on voit apparaître un lancement d'actions, on a la conviction intime de se trouver en face d'un chevalier d'industrie, — n'empêche que tous ou à peu près nous allons sottement prendre de sa drogue et donner dans ce traquenard signalé depuis longues années.

Je sais bien qu'on a vu des hommes adroits gagner de grosses sommes dans ces opérations ; depuis une vingtaine d'années notamment, il s'est rencontré quelques personnes, haut-placées pour la plupart, qui ayant pour tout avoir des liasses de factures non-acquittées, ont laissé après leur mort une certaine quantité de millions fort étonnés probablement de se trouver aussi promptement réunis.

On pourrait même sans chercher longtemps trouver des exemples dans notre ville ; — sans doute cela est tentant et fait venir l'eau à la bouche, — mais je vais vous dire une chose qui probablement vous étonnera : c'est qu'en général certains personnages haut placés gagnent vite beaucoup d'argent parce qu'ils ont consacré leur existence au bien du peuple. — Rien ne porte bonheur comme ce métier-là. — Par un miracle difficile à expliquer toutes les fois qu'ils prennent un intérêt dans une affaire quelconque, voilà la réussite qui se met de la partie, — et si plus tard une dégringolade arrive, ce n'est jamais que lorsqu'ils n'y ont plus rien. — Tout cela je le répète, uniquement parce qu'ils passent leur vie à rendre le peuple heureux, — ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Willelm Girt.

## AUX AMATEURS D'AIR COMPRIMÉ

Tous les Lyonnais que l'amour de la villégiature pousse à diriger leurs promenades à pied, en voiture, en canot, en chemin de fer, voire en vélocipède, du côté de Neuville, connaissent de vue un bateau amarré dans les environs, intitulé : *l'Industrie Lyonnaise*. Ce bateau appartient à la société Tabourin fils et Co qui l'a fait construire pour expérimenter un procédé consistant à remplacer la vapeur par l'air comprimé. Seulement, il paraît que l'air comprimé est long à produire, ou bien ce malheureux navire est récalcitrant, car depuis nombre d'années il est tristement retenu au rivage, mais non par sa grandeur.

Toutefois, il semblerait que « ça va marcher », puisqu'on a pu voir dans les journaux l'annonce d'une souscription d'actions de 500 francs émises par la société Tabourin fils et Co pour la *Distribution à domicile de l'air comprimé comme moteur*.

Voilà un rude coup pour la vapeur qui n'a qu'à bien se tenir!

Il y a des malins qui prétendent que c'est précisément le bateau *l'Industrie Lyonnaise* qui sera chargé de distribuer l'air comprimé à domicile, et se trouvera utilisé de cette façon-là. Comme dit le proverbe : Tout arrive.

Et comme la *Marionnette* se plaît à encourager les belles inventions, elle prie la société Tabourin fils et Co de lui réserver le premier bocal d'air comprimé qui sortira de ses usines.

206 210

La lettre suivante que nous avons reçue par la poste est écrite sur un ton si franchement gai, que nous l'insérons *in extenso*, bien qu'elle soit un peu longue et que notre manière de voir, quant à ce qui fait le fond même de sa teneur, diffère essentiellement de celle de notre correspondant anonyme.

(N. D. L. R.)

Messieurs de la *Marionnette*.

Nul n'ignore que votre spirituel journal est, — métaphoriquement parlant, — un clocher neutre sur le faite duquel flotte le drapeau de l'Impartialité et dont le franc et libéral carillon, accessible aux cloches de tout timbre et de tout métal, fait loyalement entendre aux lecteurs, la gamme complète des différents sons.

Et voilà pourquoi je n'hésite pas, messieurs de la *Marionnette*, à vous adresser le bourdon (ne lisez pas la bourde s. v. p.) ci après, convaincu que quelque peu agréable qu'en puisse être le tintement pour votre oreille, vous n'en aurez pas moins la magnanimité et la grandeur d'âme de le mettre vous-même, en branle.

Vlan, ça y est ! On essaie depuis quelque temps de battre en brèche, — je veux dire, — d'ébrécher, — à coups de plume, le coupe-chou de Dumanet.

En d'autres termes : La question du désarmement des militaires, en dehors du service, est à l'ordre du jour... nalisme militant.

Il arrive malheureusement, il est vrai, de loin en loin, qu'un soldat ivre d'absinthe ou d'alcool, fait un déplorable usage de la mauvaise lame de *tole laide*, suspendue à son côté ; mais est-ce donc là, je le demande, une raison suffisante pour vouloir que l'on dépouille aussi tous nos braves et inoffensifs *tourlourous* du sabre, du *sabre*, du *sabre* qui constitue non-seulement leur plus bel ornement aux yeux de la *payse*, mais aussi et surtout leur seule et efficace garantie contre les aménités de Jean Hiron.

Mais palsambleu, messieurs les ultra-philantropes, il ne se passe point de jour sans qu'on ne lise dans un journal quelconque qu'un ouvrier a quelque peu *chouriné* à coups de *ganivet*, un de ses camarades ; qu'en demandez-vous donc aussi, messieurs, qu'il ne soit formellement interdit à tout citoyen, d'avoir le moindre couteau sur lui, en dehors des repas !

Et puis, là, franchement, si vous étiez impartiaux et équitables, à vous qui réclamez avec tant d'instances pour que l'on ôte au fusilier Boquillon sa terrible *Durandal*, vous devriez bien, ce me semble, demander en même temps qu'on lui accorde, en revanche, le droit dont jouit tout le monde excepté lui, d'orner

ou d'armer sa dextre d'une canne plus ou moins plombée, et d'un gourdin plus ou moins noueux.

Voyez-vous d'ici Dumanet flânant sur les boulevards une trique à la main ; — de cette façon là, il ne pourrait plus dégainier, c'est vrai ; mais quelle dégainie il aurait, ô mon Dieu !

Après ça l'on voudrait peut-être que nos *pioupiou*s n'aient le droit de porter ni sabre, ni badine ; — comme si certaine classe de *pekings*, que vous appelez vous-même, la « *lie du peuple* » badinait toujours.

— « Que messieurs les assassins commencent » — répondait Alphonse Karr aux journalistes bien pensants qui demandaient l'abolition de la peine de mort. — Que messieurs les *pales voyous* — brûlent d'abord leurs matraques, émoussent leur tire-pointes et fassent capitonner leurs pavés, répondrons-nous à notre tour aux publicistes bien pensants qui veulent que nos soldats s'en aillent par les carrefours, les mains ballantes et les flancs dégarnis.

En vérité je vous le dis, toutes ces apes diatribes fulminées par la presse radicale, à propos de quelques *raïssimes pratiques* de régiment qui s'oublient jusqu'à dégainier, commencent à devenir rengaines ; c'est justement là ce qu'a parfaitement compris Monsieur Georges Maillard, du *Figaro*.

Ce chroniqueur bien avisé s'apercevant qu'à force de chercher ainsi à ébrécher, comme nous l'avons déjà dit, le coupe-chou de Dumanet, on avait fini par en faire une véritable *scie*, s'est dit qu'il était grand temps de changer enfin, sinon d'air, tout au moins de chanson ; et le voilà demandant à son tour qu'il soit interdit, — non plus aux fusiliers de porter leurs armes en dehors du service, mais aux tambours de taper sur leur caisse, *extra muros caserne*.

Monsieur Georges Maillard prétend que le bruit produit par les instruments ronflants de ces *musiciens à tour de bras* (comme on les appelle dans l'armée), l'agace et l'assourdit (ce qui est vraiment regrettable) et peut provoquer de graves accidents, ce qui est bien plus sérieux.

Mais tâtebleu ! cher monsieur, si les tambours ne battaient pas dans les rues, comment diable feraient donc les troupes qu'ils *mènent à la baguette* pour marcher au pas, autrement, en bon ordre.

Oui, j'entends bien ; — « peu vous importe, répondez-vous, que le *soldatesque* marche ou non, en cadence, l'essentiel est que l'on ne vous brise pas le tympan et que la *peau d'âne* ne fasse pas prendre le mo s aux dents à votre cheval ; — bien, très bien, parfait ; — mais à mon tour, je vous avouerai franchement que pour moi qui ne suis et ne serai jamais qu'un modeste piéton, il n'est rien d'agaçant et d'assourdissant comme le bruit que font les voitures en roulant sur le pavé ; — or, notez en outre, je vous en prie, que j'ai déjà failli être écrasé une demi-douzaine de fois par des véhicules divers. Le roulement des voitures étant donc selon moi tout aussi désagréable et aussi dangereux que sont dangereux et désagréables, d'après vous, les roulements de tambours, je le demande, si l'on empêche le soldat de marcher au pas, que l'on force, par contre, tout le monde à aller à pied.

Ce qui m'étonne profondément, c'est qu'une fois engagé dans cette voie là, monsieur Georges Maillard, se soit arrêté en si beau chemin ; pourquoi diable n'a-t-il pas réclamé, pendant qu'il y était la suppression du pantalon rouge, cette couleur voyante agace la vue et effraie, on le sait, les bêtes à cornes, ce qui pourrait à un moment donné occasionner les plus terribles accidents.

« Soldats voici les bœufs qui passent,  
Cachez vos rouges pantalons. »

Tenez, voulez-vous que je vous dise toute ma façon de penser et bien je paierais mon henneton contre l'araignée de Monsieur Gagne, que Georges Maillard fait partie de la garde nationale immobile ; le tambour de sa compagnie sera venu l'autre jour lui apporter un billet de garde, ce qui aura rendu notre chroniqueur d'une humeur exécrable dont il a profité aussitôt pour dire vertement leur fait à ces pauvres *tupins*, qui ont le tort impardonnable, selon lui, de trop aimer, comme l'a dit Jules Noriac, « à faire du bruit dans le monde. »

Je viens de prononcer le nom de l'auteur de la « *Bêtise humaine* » — cela me ramène à ma première question ; ô vous qui tenez absolument au désarmement de nos soldats, je vais vous indiquer le meilleur moyen d'arriver à vos fins ; — croyez-moi, écrivez si vous le pouvez, beaucoup de volumes comme le — 101e — Dumanet les lira, rira et sera désarmé.

Sur ce, je vous demande bien pardon, lecteurs de la *Marionnette*, de vous avoir aussi longtemps importunés, mais après avoir lu, l'autre jour, dans le *Figaro*, l'article de M. Georges Maillard, je n'ai pu m'empêcher d'arracher une plume de mon plumet et de rédiger la présente protestation

Avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

RATAPLAN,

Tambour-major au 5<sup>e</sup> Zouave.

Décidément le sieur Buinazet, patron de l'hôtel des *Deux Chèvres*, est un homme terrible !

Voilà que non content de notre condamnation à seize francs d'amende, il veut nous mener devant la Cour Impériale.

Sans doute dix mille francs de dommages-intérêts, c'est un joli denier, et nous comprenons l'acharnement du sieur Buinazet. — Mais dix mille francs pour deux chèvres, — ce serait un peu cher.

## LES MEDAILLES ET LEURS REVERS.

Voici venir une innovation ; jusqu'à présent, on s'était contenté de consteller de médailles en différents métaux, tous les gens qui s'étaient fait remarquer dans la cohue.

Un pompier, pour avoir sauvé les jours précieux d'un canari qui allait devenir la proie des flammes ; un marin qui avait arraché à l'onde amère la carcasse d'un canot vermoulu, en récompense recevaient de petites médailles de trente sous, sous prétexte d'immortaliser cet acte de courage.

Désormais, il n'en sera plus ainsi, on donnera aux candidats méritants des objets d'art rappelant, par leurs forme ou leurs attributs, le fait qui les a dévolus à leurs auteurs.

Cette idée n'est pas aussi neuve qu'elle pourrait le paraître : je me souviens parfaitement qu'étant pas plus grand que M. Thiers, on me mettait à l'école une paire d'oreilles d'âne quand je ne savais pas bien ma leçon.

Ce qui devait me faire souvenir toute ma vie que je ressemblerais à cet animal peu intelligent et têtue si je ne faisais pas mieux.

Dans un concours régional, l'homme qui est parvenu à changer des porcs et des moutons en pains de suif, — et il n'est pas indispensable de traduire Homère à livre ouvert pour cela — recevra, comme récompense, une coupe ciselée en bronze d'aluminium représentant une tête de bœuf, avec ses appendices formant les anses.

En sorte que la tendre moitié de cet *industriel* personnage aura le droit de s'écrier : avez-vous vu la tête de bœuf de mon mari ?.... comme c'est nature !

C'est madame X qui ragera : le sien n'aura qu'une tête de bœuf.... tout aussi nature.

Ces meubles, du reste, feront très bien sur l'étagère ou la cheminée de ces dames et rien ne les empêchera d'en être fières au même degré que cet aubergiste de la Corrèze qui montrait, — pour deux sous, — le vase dont.... s'était servie la duchesse d'Angoulême, à son dernier voyage en Auvergne.

Il y a longtemps déjà que les canotiers ont l'habitude d'offrir un immense vidrecome aux vainqueurs des régates pour prouver à l'univers que, s'ils nagent très bien entre deux eaux, ils sont aussi parfaitement à leur aise entre deux vins.

Je ne vois pas, quant à moi, pourquoi on ne gratifierait pas *Cora Pearl* d'un sommier d'honneur, et Offenbach le cascadeur du titre de Baron du Niagara, — le plus grand *saut* connu.

Et un gaillard qui mériterait pardessus tout un sabre d'honneur, c'est ce Japonais qui avale si bien les baïonnettes.

On finira même par former une hiérarchie de récompenses adaptées à tel ou tel autre métier perfectionné.

A un tisseur émérite, par exemple, je donnerai une *araignée d'or* ; — à un médecin allo ou home.... pathe, un petit cercueil de plomb qu'il pourrait porter en breloque et en.... ville.

Aux Lucrèces je poserais une serrure fichet ; — aux artistes, une savonnette poncine ; — aux journalistes, une stalle gratuite et à perpétuité à la 6<sup>e</sup> Chambre ; — enfin à un orateur de talent, une pie empaillée, à moins qu'il ne préfère un perroquet.

Quant à moi qui n'ai point d'ambition et dédaigne les honneurs futiles, si le Gouvernement tenait absolument à me faire une gracieuseté à laquelle je puisse être sensible, qu'il m'accorde une rente annuelle de dix-mille francs — sans obligation de faire ses cantates — et je lui promets de ne jamais m'informer si ces fonds viennent du budget de la guerre.... ou de la cassette particulière.

MÉNIPPE.

## Réveries d'un canut sans ouvrage.

Tous les journaux ont raconté les splendeurs du mariage du prince Achille avec la princesse de Mingrèlie. Je pense qu'il vaudrait mieux que ce prince Murat sa vie : Salomé à l'abri des indiscretions.

On parle de la longévité du corbeau : qu'est-ce en comparaison de celle de certains insectes. Ainsi il n'est pas rare de voir des mouches de Milan.

Certains individus persistent à reprocher à Jules Favre de n'avoir pas affirmé des idées assez matérialistes ; mais quand on se fait recevoir parmi les immortels, peut-on douter de l'immortalité de l'âme ?

Les derniers débats de la Chambre ont prouvé qu'il y a un député qui Brame dans son Quartier et ne fait pas un fort cas de la prospérité commerciale de la France.

Les sénateurs américains n'avaient pas de peine à se mettre d'accord au sujet du président Johnson : ne voulaient-ils pas tous qu'il fût à quitter ?

Chaque fois qu'un membre du Conseil d'Etat se donne la peine de mourir, le *Moniteur* ne manque pas de dire que la mort l'a pris parmi les plus éminents ; je me demande ce que doivent être ceux qui restent.

La guerre est une mauvaise chose et je crois qu'ils vaudrait mieux qu'il y eût beaucoup d'employés de commerce que beaucoup de canons à pointer.

Autrefois, la vie était à bon marché et nos grand'mères filaient, aujourd'hui tout est cher et c'est l'argent qui file.

Jérôme Accoca.

## ROMANS D'UNE MINUTE

### Le lait de vache

Voici venir les vaches indolentes, foulant gravement de leurs sabots lourds, les pavés de la ville encore endormie ; — elles soufflent bruyamment dans leurs naseaux d'où pendent des filaments baveux ; telles des algues marines décollent, stalactites mouvantes, de la barbe d'un Neptune sortant des flots ; — les cloches se balançant à leur fanon plissé, marient leurs timbres criards en une diaphonie étrange qui fait hurler les chiens éternels.

Il est 7 heures du matin. Sur la place Bellecour, un petit groupe de personnages, les yeux tournés vers le midi, épie l'arrivée des ruminants, anxieux comme les naufragés du radeau de la Méduse.

Des soupirs de satisfaction saluent l'apparition des vaches nourricières ; leurs gardiens les attachent à un cordeau fixé entre deux platanes, l'un commence à les traire et l'autre rince les bols dans un seau d'eau, au fur et à mesure de la vente ; les buveurs et surtout les buveuses de lait se pressent, se bousculent, pour être servis premiers. — En tout et partout que peu de gens savent attendre : sous prétexte d'égalité, tous ont des

exigences qu'il est impossible de satisfaire en même temps ; vous verrez qu'au jugement dernier, malgré le petit nombre d'élus triés dans le grand nombre d'appelés, le Père Eternel sera contraint de changer St-Pierre en tourniquet pour que chacun passe à son tour.

Il se rencontre dans ce groupe de nourrissons d'âge raisonnable, les types les plus variés ; — il y a de jeunes femmes à la poitrine délicate, de gros bêtes dans leurs bras, tout heureux, agitent en l'air leurs petits pieds chaussés de bottines bleues, et regardent avec admiration les vaches rousses aux yeux doux et placides ; — il y a de petits commis ou calicots blonds qui ont trop grillé de cigarettes et trop sacrifié à Madame Vulcain, qui viennent se refaire une santé à trois sous la tasse ; il y a de grosses mamans ridicules, affligées d'entoupoint où la phthisie n'a rien à faire, qui viennent savourer la liqueur saine et nourrissante, on ne sait trop pourquoi, serait-ce pour accomplir un vœu ? — Il y a beaucoup de petites filles mièvres, étioilées, aux membres grêles, et aussi des vieillards ratatinés, propres, toujours souriants, maniaques, qui apportent leurs bols de chez eux, amants des pastorales en ville, qui par don d'intuition lisent les Georgiques tout entières dans une tasse de lait.

L'hiver dernier, parmi tous ces personnages, en somme assez peu caractérisés, il y avait cependant une habituée qui eût excité l'intérêt d'un observateur.

C'était une jeune fille nommée Suzanne, toujours uniformément vêtue d'une simple robe noire, son corps frêle emmitoufflé dans un gros châle gris, et sa tête mignonne encapuchonnée ou plutôt enfouie dans une capeline de soie noire ; — son visage très pâle avait comme un charme de plus une légère teinte de mélancolie, et ses yeux bleus comme les bleus myosotis étaient d'une pureté idéale, d'une douceur exquise.

J'aurais peut-être mieux fait de vous dire simplement qu'elle était jolie, ou mieux, charmante : vous l'eussiez rêvée à votre goût.

Tous les matins, Suzanne arrivait au bras de son père, un vieux monsieur aux allures militaires, redingote boutonnée jusqu'au cou, toujours quelques jurons errant dans sa moustache grise, — mais qui pour sa fille assouplissait sa brusquerie raide et cassante avec une étonnante facilité : — quand il lui parlait, c'était un marbre qui se faisait sucre.

Ces gens paraissaient bien ce qu'ils étaient, pauvres et très dignes : — le père ni la fille ne s'étaient jamais liés avec les habitués, bavards et banaux.

Durant les froides matinées de janvier, lorsqu'on attendait les vaches sur le sable humide des allées, — Suzanne se serrait toute frissonnante, malgré l'épaisseur de son châle grossier, contre son vieux père qui mordillait avec énergie sa moustache, en lançant aux brouillards intempestifs des « sacrre... nom d'unch... » suivis et énergiques.

Souvent la jeune fille saisie par l'air glacial, était prise d'une toux violente qui la brisait ; — nonobstant son aspect martial, son père avait alors bien de la peine à retenir l'indiscrète larme qui perlait à ses cils.

Il y avait parmi les buveurs de lait un troisième personnage sympathique qui regardait Suzanne avec amour.

C'était un pauvre diable de poète, je crois, qui avait la piteuse mine de Gringoire sous la redingote-étui de Rodin, le visage amaigri par la souffrance, l'air malheureux et timide ; il était évident pour qui l'observait, que sa dépense quotidienne de deux sous de lait, n'était qu'un prétexte pour voir Suzanne ; — aussi le surpris-je bien souvent, la contemplant avec adoration, les yeux pleins de caresses et d'amoureuse sollicitude, — tandis qu'elle plongeait ses petites lèvres roses comme des fraises de mai, dans les flots mousseux et blancs du lait tiède.

Un jour, — et c'est là l'unique et infime péripétie de ce simple épisode de souvenirs, — la tasse de porcelaine à filet doré, que Suzanne apportait chaque matin, s'échappa de sa main tremblante et se brisa sur le pavé : — lorsque tout le monde fut parti, l'amoureux poète recueillit pieusement et emporta les débris de la tasse qu'avait effleurée la bouche de sa Suzanne aimée.

C'est bête, c'est naïf, — diront les messieurs sérieux et ventrus, qui ramassent de préférence aux débris de porcelaine, les débris des fortunes d'autrui, qui croient ; — mais ne savez-vous pas que de même que le soleil embellit les plus pauvres paysages, l'amour, à vingt ans, dore de sa chaude poésie, ces puérilités sentimentales.

Un matin, Suzanne s'en alla plus pâle et plus affaiblie que d'ordinaire, — le lendemain elle ne revint pas, ni le second jour, ni... jamais : le poète désespéré ne l'attendit plus ; — le jour qu'il est venu pour la dernière fois, sa poche percée a laissé tomber un petit manuscrit que j'ai ramassé.

C'étaient des triolets, — drôle de poète va ! — des triolets !

Je détache deux fleurs, au hasard, de ce bouquet funèbre :

Les plus douces choses s'envolent  
Pendant que l'on s'en va rêvant.  
L'amour meurt, les fleurs s'étioilent,  
Les plus douces choses s'envolent ;  
Nos cœurs épuisés se désolent  
A suivre, ô songe décevant,  
Les douces choses qui s'envolent  
Pendant que l'on s'en va rêvant.

La Mort sombre a pris sous son aile  
Cette mignonne, et s'est enfui ;  
O Mort implacable et cruelle,  
Pourquoi donc as-tu d'un coup d'aile  
Courbée ainsi qu'un roseau frêle  
La fleur d'amour qui m'avait lui...  
La Mort sombre a pris sous son aile  
Cette mignonne, et s'est enfui.

Voici les vaches indolentes qui retournent aux prairies, foulant gravement de leurs sabots lourds, le pavé de la ville bruyante ; — les cloches aux timbres criards se balancent à leur col massif : — le troupeau passe... — du lointain, vaguement nous arrivent, adoucies et mélancoliques, les dernières vibrations des clochettes.

EMILE ORY

Ci dix-huit pleurs versés par la spirituelle Rédaction de la *Marionnette* sur cette touchante histoire !

Dimanche 24 mai, à 4 heures du soir,

La Société musicale de Vourles donne un CONCERT au profit des indigents de la commune.

## CORRESPONDANCE

J. C. — Tes premiers et tes derniers n'ont pu résister à l'examen ; on a eu l'audace de les flanquer au panier : sans rancune.

Un ex-commis taf. — Tu me donnes envie d'aller voir leur boîte. Ah ! si les gones préchent comme Guignol bajaïfle, nous leur ferons hommage d'une trique de houx et d'un saisis d'honneur. — Ça serait y canant de le voir brandigoller sus leur roupe. — Souviens-toi que les vieux de la vieille aiment à se donner d'air ; les liens les gênent.

J. B. — C'est un peu le moment de banqueter, mais je suis de ton avis. Si les administrateurs d'une société commerciale ou d'une société de secours chantent la Mère Godichon aux frais de la Société, ils ont tort ; il y a là gaspillage, et il est injuste de se goberger en comité avec l'argent de la communauté ; cet argent serait bien mieux employé en secours ; les temps sont si durs.

Biribi. — As-tu fini : tu veux donc les envoyer à Laracine ; au fait charogne et fumier se valent. — Pouah ! es-tu malpropre !

Tard-venu. — Hé ! mon bon, tu es sur la route de Charenton, — ce sont de rudes jouteurs et, quand il ne disent rien, ils font comme la dinde de l'autre ; — si la *Marionnette* n'était pas une honnête fille, elle pourrait avoir peur, mais que l'on visite quand on voudra sa cuisine, son chaudron est toujours propre et elle ne garde jamais ses équevilles.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.